

E. Ford, Cecilia, *Women Speaking Up: Getting and Using Turns in Workplace Meetings*

Clair-Antoine Veyrier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/983>

DOI : [10.4000/praxematique.983](https://doi.org/10.4000/praxematique.983)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2008

Pagination : 259-262

ISBN : 978-2-84269-863-8

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Clair-Antoine Veyrier, « E. Ford, Cecilia, *Women Speaking Up: Getting and Using Turns in Workplace Meetings* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 50 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.983>

Cecilia E. FORD

WOMEN SPEAKING UP: GETTING AND USING TURNS IN WORK-PLACE MEETINGS

New York: Palgrave Macmillan, 2008, 202 p.

L'ouvrage de Cecilia E. Ford, *Women speaking up*, prend acte d'un risque paradoxal dans les études féministes: celui de renforcer des représentations existantes qui ne favoriseraient pas un changement. Pour éviter cette contradiction, l'auteure n'a pas pris pour objet les différences entre les hommes et les femmes, mais celui de contribuer à documenter des pratiques attestées de femmes pour prendre la parole, la garder, s'opposer dans les réunions de travail où elles sont en général sous-représentées.

L'auteure commence par rappeler différents travaux sur le langage et le sexe qui sont passés d'une description très généralisée d'une différence entre les sexes à des conceptions plus complexes de la manière dont les hommes et les femmes construisent leurs identités par le langage et d'autres activités sociales. L'approche de C. E. Ford rend pertinente l'utilisation de l'analyse de conversation pour documenter les pratiques et compétences des femmes pour se faire entendre dans les réunions. Elle se distingue cependant des études féministes en analyse de conversation en ce qu'elle ne cherche pas à explorer les mécanismes qui construisent la catégorie de « femme ». En sélectionnant dès le départ la participation des femmes aux réunions, l'auteure analyse les pratiques des femmes afin de souligner leurs compétences interactionnelles.

Le chapitre 2 explicite plus précisément l'approche et les données recueillies. La collection est composée de 23 heures d'une série de réunions filmées impliquant à la fois des hommes et des femmes dans différentes organisations. L'auteure s'est focalisée sur des segments où les femmes ont la parole ainsi que sur les ouvertures de réunion. Elle complète son travail par des entretiens systématiques avec des femmes participant à ces réunions. Les concepts clefs d'analyse de conversation concernant le passage de la parole, la construction du tour, la prévisibilité de nos actions, etc. sont introduits progressivement dans ce chapitre avant d'être mis en œuvre dans les analyses des chapitres 4 à 6.

Le chapitre 3 propose un travail complémentaire à celui de l'analyse de conversation en présentant une sélection d'entretiens de femmes participants aux réunions enregistrées. Même si chacune d'elles a pour point commun d'être en minorité dans son travail, il n'y a pas d'unicité d'expérience. Il en ressort qu'être une femme n'est pas perçu comme un obstacle à la participation. Au-delà du genre, ces femmes considèrent que de multiples facteurs affectent et influencent leurs expériences de communication dans leurs relations traditionnelles avec les hommes et la position qu'elles tiennent: sexualité, personnalité, rang social ou institutionnel... Elles rapportent une variété de stratégies conscientes pour prendre la parole et participer aux réunions. L'élaboration d'alliances avec d'autres, pendant la réunion ou préférentiellement avant, est une stratégie valorisée. L'ordre du jour est un outil pour évaluer et préparer les points sur lesquels les femmes souhaitent intervenir ou pas. Dans le cours des réunions, l'attente des ouvertures et des pauses pour intervenir est utilisée mais n'est pas toujours considérée comme efficace.

Les chapitres 4 à 6 constituent le cœur de l'analyse. Le quatrième examine l'organisation de l'ouverture des réunions et de leur déroulement interactionnel, alors que le cinquième s'intéresse plus spécifiquement aux questions en début de tour et le sixième observe plus particulièrement les tours de parole de deux femmes dans une même séquence de réunion.

L'organisation d'une réunion est une production locale, *in situ*. En se basant sur les observations de D. Boden (1994), C. E. Ford analyse dans son corpus les pratiques et ressources interactionnelles récurrentes des participants pour amorcer l'ouverture de la réunion officielle. Les participants passent de conversations ordinaires en petit groupe à une activité partagée par l'ensemble des membres. Un ou plusieurs tours peuvent opérer collaborativement cette transition avec une variété de stratégies. L'auteure montre le travail élaboré par les premiers tours de parole des réunions avec la sélection du prochain locuteur. Le président de séance peut unilatéralement choisir son prochain locuteur, ou un participant peut manifester son intention de prendre la parole par des gestes, une respiration audible ou des productions vocales. Il s'agit d'un travail spécifique et coordonné entre verbal et/ou non-verbal pour exhiber la volonté de prendre la parole. Sont examinées ensuite les constructions récurrentes des débuts de tours de

parole qui projettent ce qui va suivre. L'auteure décrit une variété de pratiques pour projeter un tour plus long ou construire des alliances en créditant le locuteur précédent en début de tour. Cette typologie de pratiques générales pour amorcer la réunion ainsi que les tours de parole n'est pas spécifique aux femmes. C. E. Ford le montre en prenant un exemple de pratiques similaires chez des hommes (p. 77-79). L'ensemble de ces ressources montre l'habileté des femmes à travers une diversité de pratiques pour entrer en conversation et maintenir cette participation.

C. E. Ford passe en revue différentes recherches portant sur l'utilisation des questions selon le genre. L'auteur rappelle que certains travaux considèrent que l'utilisation de certains types de questions marque un manque d'autorité et d'assurance (Lakoff 1975). Fishman a montré que ces formes de questions sont localement utilisées lorsqu'un homme ne répondait pas à une question ou de manière trop minimale. Cet usage ne montre donc pas un manque d'assurance. Le chapitre 5 rapporte les fonctions élaborées dans les réunions par l'action de questionner. Une question, l'action de questionner, n'y est pas définie par sa structure grammaticale, syntaxique, mais par des critères interactionnels. Un tour de parole questionne si une femme pointe un manque d'information, un doute avec la proposition et si elle s'arrête de parler pour ouvrir une opportunité au récepteur de prendre la parole (p. 96). Si la paire adjacente est une structure basique de l'organisation séquentielle, C. E. Ford va s'intéresser aux extensions par un troisième tour ouvert par l'action de questionner. L'auteure révèle que cette forme est commune dans les réunions de travail où l'initiation d'un tour de parole par une question offre des opportunités de séquences étendues en ouvrant de nouveaux thèmes dans les tours suivants. Dans certains cas, les questions ne servent pas uniquement à avoir une information, mais à défier une personne. Les réponses aux questions ainsi que les extensions ajoutées par le questionneur le manifestent. Dans la dernière section de ce chapitre, l'auteure montre comment ces extensions sont une opportunité pour d'autres participants de participer à la séquence.

Le chapitre 6 analyse en détail les productions de deux femmes dans un même épisode de réunion de travail. Il ne s'agit plus de documenter les pratiques des femmes à partir d'une collection de réunions, mais d'une analyse d'un cas singulier. Cette observation détaillée examine

les différentes ressources utilisées par deux femmes pour amorcer et afficher un désaccord tout en obtenant un alignement des autres participants. Ainsi, un mélange d'assertions, de persistance et de stratégies de déférence est utilisé pour afficher un désaccord. Si lever la main est par exemple une manière non agressive de prendre la parole, la garder levée lorsque quelqu'un a la parole manifeste une forme de persistance et de résistance. L'utilisation de la politesse ou de l'humour est utilisée pour atténuer un désaccord. Les préfaces explicitant une intervention brève (même si ce n'est pas le cas) permettent de minimiser une désapprobation. Ces stratégies permettent de manifester une distance, un désaccord tout en s'alignant avec le point de vue du locuteur. C. E. Ford montre aussi des pratiques plus frontales d'opposition, tel qu'un haussement de ton ou des manifestations directes de désaccord.

L'ouvrage est une illustration réussie, par sa progression et l'utilisation du corpus, de présentation d'analyse de conversation. C. E. Ford offre des perspectives sur la structuration des commencements de tours de parole, les formulations d'un désaccord, la formulation de tours extensifs, la gestion de la prise de parole dans les réunions de travail. L'ouvrage de Cecilia E. Ford, *Women speaking up*, renouvelle le regard porté sur les compétences linguistiques des femmes dans les réunions de travail.

Références

- BODEN D. 1994, *The business of talk: organizations in action*, Cambridge, Polity press.
- LAKOFF R. 1975, *Language and woman's place*, New York, Harper & Row.

Clair-Antoine VEYRIER
Praxiling UMR 5267 CNRS & UM3